

Charles Eynard, Madame de Krudener et la Comtesse d'Edling

Autor(en): **Meystre, Edith**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **67 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-658429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Charles Eynard, Madame de Krudener et la Comtesse d'Edling

Dans le cadre restreint de cet article, je ne m'aviserai pas d'établir les biographies de trois personnages, vous savez d'ailleurs déjà que Charles Eynard, de Rolle, auteur d'une importante *Vie du Docteur Tissot*, était le neveu du réputé Jean-Gabriel Eynard, le philanthrope, philhellène ami de Lord Byron et mécène de Genève. Roxandre de Stourdza, depuis comtesse d'Edling, a été pendant plus de quinze ans demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth, femme d'Alexandre I^{er} de Russie.

M^{me} de Krudener était cette grande dame de Riga qui fit beaucoup parler d'elle au début du XIX^e siècle. Petite-fille d'un Grand Maréchal russe, fille d'un comte riche propriétaire terrien, femme du baron de Krudener, ambassadeur de Russie à Berlin, tour à tour appelée la belle Livonienne, la Sœur Grise des Cœurs, Velléda d'alcôve, Sybille du Grand Monde, Pytho-nisse de salon, prophète du Nord, illuminée et sainte, elle avait fait des heureux dans les deux moitiés de sa vie, la première consacrée au dieu d'Amour, la seconde, après sa conversion, à l'amour de Dieu. Sainte-Beuve définit ainsi le repentir de M^{me} de Krudener : « Si l'on a pu dire de la conversion de quelques âmes tendres à Dieu : *C'est de l'amour encore*, il semble que le mot ait été trouvé pour elle. Elle portait dans ses nouvelles voies toute la sensibilité et l'imagination de sa première habitude et comme la séduction de sa première manière. L'inépuisable besoin de plaire s'était changé en un immense besoin d'aimer. »

Ch. Eynard a écrit une copieuse *Vie de Madame de Krudener*, à laquelle il a travaillé plus de dix ans. Il avait été choqué, nous dit-il, « du ton léger et des non-sens » que renfermaient les quelques sept ou huit biographies de M^{me} de Krudener qu'il avait consultées avant d'entreprendre la sienne. A force de perquisitions dans journaux, livres et mémoires, entretiens et correspondance avec les personnes qui avaient connu M^{me} de Krudener,

morte depuis plus de dix ans déjà, Eynard a reconstruit l'être moral de son personnage. « Pour avoir le droit de la défendre contre d'injustes attaques, dit-il, j'ai été obligé de jeter la plus grande lumière sur sa vie intime... » ; mais ce sont plus souvent des voiles qu'il jette sur ces années où M^me de Krudener alimentait la chronique scandaleuse de Paris. De sa liaison avec le chanteur Garat, pendant le Consulat, et dont toute la ville jasait, Eynard nous donne ce seul renseignement, parlant du salon de M^me de Krudener : « Le chanteur Garat s'y faisait volontiers entendre » ; et avant : « Le bruit de la vie de M^me de Krudener, pendant les années 1793 à 1794, semble étouffé par les événements si graves qui agitaient l'Europe. Ce que nous savons, c'est que le monde et son cortège de misères morales avait repris tout son empire sur M^me de Krudener. » Peu de détails !...

Eynard se place à ce point de vue en racontant la vie de M^me de Krudener : « L'histoire de l'âme, l'étude de ses rapports avec Dieu », c'est tout s'il concède : « L'erreur et la malveillance l'ont si souvent défigurée, que j'ai été forcé, pour rétablir les faits, d'entrer plus d'une fois dans des détails qui ne sont point à sa louange. » On peut reprocher à Eynard sa bienveillance exagérée, mais bienveillant il était, de nature et surtout par principe. Il a dû pourtant, à mi-chemin de sa rédaction, être effrayé de ses découvertes, car en une lettre dont j'ai le brouillon fort raturé, il dit ceci : « Les fautes de M^me de Krudener sont malheureusement très connues. » Et plus loin : « J'espère que Dieu me donnera la prudence nécessaire pour traiter ce sujet. »

Eynard a été aidé dans son travail par cette comtesse d'Edling, ancienne demoiselle d'honneur de l'impératrice de Russie, personne de haute vertu qui avait, elle, intérêt à soigner la mémoire d'Alexandre I^{er}, sa passion de jeune fille et de vieille fille, son idéal, et dans ce cas particulier, à donner réponse à ceux qui jasaient encore sur le prétendu ascendant de M^me de Krudener sur le tsar.

J'ai ici un curieux petit carnet manuscrit, sorte de livre de raison, où Eynard faisait ses brouillons de lettres, conservait notes et observations. Examinons-le brièvement avant d'arriver au point qui nous intéresse. Nous y apprenons beaucoup de choses sur Eynard, sa famille, ses amis et ses études. On y trouve

des notes plus ou moins intéressantes sur Farel, Calvin, Servet, Viret, Tissot, Rousseau, Haller, Voltaire et Tronchin, sur les différends entre M. de Polier, préfet du Léman et le général de La Harpe, une lettre d'Eynard à son ami Berdez à Lausanne, où il exprime son regret de ne pouvoir trouver de place à Rolle pour son jardinier. On apprend que M^{me} Eynard est enrhumée ou qu'elle est en espérances, à moins que ce ne soit les deux à la fois, ce qui cause de vives inquiétudes à son époux. Cette Sophie Eynard-Eynard, femme de Charles, était la fille adoptive de Jean-Gabriel Eynard, oncle de Charles. On a insinué qu'elle était la propre fille de Jean-Gabriel et que sa mère n'était nulle autre qu'Elisa, sœur de Napoléon, mais les preuves manquent. Nous voyons Sophie Eynard-Eynard fort occupée à « Fleur d'Eau », sa maison de Rolle. Je relève cette phrase dans un brouillon : « Sophie a aussi peu de temps pour écrire, le soin des enfants présents et à venir et la correspondance de Rome » où ses parents, les Jean-Gabriel, séjournèrent ; « c'est tout ce qu'on peut lui demander ! ».

Une autre page donne la liste complète des « Livres emportés à Genève » dont les trente-neuf volumes d'un *Dictionnaire de la Conversation*. Dans une lettre adressée à Juste Olivier, datée mars 1840, Eynard parle d'un voyage projeté à Lausanne, pour y rendre visite à Alexandre Vinet : « Ce serait en bateau, si le bateau veut aller, ce que le manque d'eau rend assez incertain... » Il ajoute encore : « Ma femme est enrhumée depuis quelques jours, les enfants l'ont été et le sont encore. Du reste, tout est bien chez nous. »

Je trouve encore des brouillons de lettres à LL. EE. pour des histoires d'un pasteur Dutoit accusé de sectarisme. Eynard parle souvent des tribulations du chrétien et de la nécessité de souffrir pour ses péchés (à se demander si le péché est aussi nécessaire que ça !). Une page est agrémentée d'une feuille d'arbre délicatement tracée à la plume, ce qui nous rappelle qu'Eynard avait hérité de sa mère, la gracieuse Suzanne Châtelain, un talent pour le dessin, mais il avait fait le sacrifice d'un art profane pour ne s'astreindre plus qu'aux seules choses nécessaires, plus agréables aux yeux du Seigneur. En marge d'autres pages, le dessin d'une toile d'araignée, un petit travail d'arithmétique, la somme de 2000 fr. laborieusement divisée par 69, ici et là,

quelques paraphes un peu prétentieux, c'en était la mode ; beaucoup de ratures sitôt qu'Eynard parle de ses sentiments personnels. L'écrivain Colette nous disait que, quand on commençait à parler de soi, il fallait raturer la moitié de ce qu'on avait dit et inventer l'autre moitié.

Mais revenons au sujet : à la date du 13 novembre 1839, voici le brouillon de la lettre que Charles Eynard envoyait à Alexandre Vinet : « Vous avez agi en véritable ami, cher Monsieur, en m'avertissant du passage à Genève de M^{me} la comtesse d'Edling. Sur votre lettre, je suis parti par le bateau et j'ai passé cinq jours à Genève, qui m'ont valu tout un voyage en Russie et vingt ans de séjour à la cour d'Alexandre, sans parler des renseignements précieux sur M^{me} de Krudener et du bien que m'a fait sa conversation (celle de M^{me} d'Edling), où on respire tant de charité et d'élévation. J'espère que j'ai formé avec elle une relation pour le temps et l'éternité. J'aime à vous le devoir, mais je suis confus de penser que tant de personnes plus dignes et plus capables que moi de jouir de ce trésor n'y aient pas été appelées. Veuillez recevoir... etc., etc. »

En confiant à Eynard le précieux manuscrit de ses souvenirs personnels, M^{me} d'Edling était sûre que son héros, le tsar Alexandre, serait présenté sous un jour favorable, car, selon une lettre dont le brouillon très raturé est dans le carnet d'Eynard, « ce qu'on avait écrit sur lui après sa mort laissait à désirer. En France, on est si léger, on accueille si facilement le mal... Vous trouverez, par exemple dans le tome I du *Dictionnaire de la Conversation*, ouvrage répandu à trente mille exemplaires, un article sur Alexandre où l'on établit que sa mort a été causée par le poison... L'erreur est partout, c'est ce qui impose aux amis de la vérité de devoir se liguer pour lui rendre hommage. Avis à ceux qui ont beaucoup à raconter. » Eynard aura donc beaucoup à raconter, grâce aux « précieux souvenirs » de la comtesse, et, réhabilitant le tsar de Russie, il blanchira aussi la baronne de Krudener.

On peut se demander quelle licence M^{me} d'Edling avait donnée à Eynard de reproduire, presque mot pour mot, ces « renseignements précieux », dont la copie s'allonge sur soixante-seize pages dans le carnet d'Eynard et se retrouve en bonne partie dans son œuvre. Elle lui avait permis d'emporter à Rolle le

manuscrit de ses *Mémoires*, preuve nous en est donnée par le brouillon de lettre que j'ai retrouvé où Eynard dit à la comtesse : « J'ai remis à Mr Cherbuliez le livre de souvenirs que vous avez bien voulu me confier. Il est adressé chez M.M. Mallet, banquiers à Paris, où il sera rendu d'ici cinq jours. Peut-être à la frontière rompra-t-on les cachets. » Il est certain que la comtesse avait autorisé Eynard de s'inspirer de tout ce qu'elle avait noté, et sûr aussi qu'elle avait demandé de ne pas être nommée comme source de ces informations, mais il est pourtant surprenant de trouver dans la *Vie de Madame de Krudener*, de Charles Eynard, parue en 1848 et dans les *Mémoires* de M^{me} d'Edling, publiés plus de vingt ans après la mort d'Eynard et quarante-quatre ans après celle de la comtesse, des textes quasi identiques.

Le journal humoristique américain *The New Yorker* a une rubrique intitulée « département des drôles de coïncidences », où les concordances entre auteurs sont notées en apposition sur deux colonnes. Le cas qui nous intéresse est assez spécial, car l'imitation se trouve précéder l'original de quarante ans dans sa parution. Le style des deux longs chapitres où Eynard parle de M^{me} de Krudener et du tsar est donc sensiblement différent de ceux qui précèdent et qui suivent. Sainte-Beuve, à qui rien n'échappait, relève le fait dans sa critique du livre d'Eynard : « Les événements de 1815 surtout, et le rôle qu'y prit M^{me} de Krudener par son influence sur l'Empereur Alexandre sont présentés sous un jour intéressant, dans un détail positif et neuf » ; et c'est Sainte-Beuve qui annonce qu'Eynard avait été guidé, « pour le fil de cette relation délicate, par une personne d'un haut mérite, initiée dès l'origine à la confiance de M^{me} de Krudener et de l'Empereur, M^{lle} de Stourdza, depuis comtesse d'Edling ».

Certains textes sont un peu arrangés, tripatouillés par Eynard ; là où la comtesse nous décrit un bourgeois infatué, il nous présente un noble personnage ; il s'agit de notre compatriote de La Harpe, ancien précepteur et ami d'Alexandre. Voici ce qu'en dit la comtesse dans les notes du carnet d'Eynard et, identiquement dans ses *Mémoires* : « Parmi la foule de courtisans, de diplomates, de princes, de curieux qui encombraient les salles du château (nous sommes à Heidelberg, après Waterloo), je distinguai La Harpe qui jouissait de la gloire de son élève comme de son ouvrage. Sa simplicité, ses manières bourgeoises contrastaient

avec son cordon bleu. Il désarmait la haine et l'envie par sa candeur, et les plus fortes préventions disparaissaient insensiblement quand on causait avec lui... » passage qui devient pour Eynard : « On voyait encore à Heidelberg la noble figure de M. de la Harpe, qui jouissait vivement de la gloire de son élève. Ses manières franches et républicaines contrastaient avec le grand cordon de Saint-André dont Alexandre s'était plu à le décorer en l'élevant au rang des plus hauts dignitaires de l'Empire. Sa candeur désarmait l'envie et dissipait les préventions les plus fortes... »

M^{me} d'Edling nous dit ailleurs, parlant d'Alexandre : « La Harpe ne sut point développer son esprit car il en manquait lui-même... » ; ce qui devient, dans le texte Eynard, un peu mitigé : « M. de La Harpe manquait peut-être de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit, il n'avait point su développer celui de son élève... » Il faut dire ici qu'Eynard et de La Harpe étaient tous deux enfants de Rolle...

On pourrait continuer à confronter les textes, mais c'est passe-temps fastidieux.

Quelques-uns des souvenirs de M^{me} d'Edling, copiés dans le carnet d'Eynard, quatre ou cinq seulement, ne se retrouvent par bonheur, ni dans la *Vie de Madame de Krudener*, ni dans les *Mémoires* de la comtesse, j'ose donc présumer qu'ils sont inédits. Voici l'un d'eux : « L'Empereur François I^{er} disait un jour à l'Empereur Alexandre, pendant le Congrès de Vienne : Quant à moi, je me suis marié la première fois par calcul, j'ai été assez heureux ; je ne dis rien de ma seconde femme... L'Impératrice actuelle, je l'ai épousée par amour, elle est charmante, mais je ne la comprends pas du tout. Je me réjouis que vous la voyiez, parce que peut-être vous la comprendrez et vous me l'expliquerez. Car, comme je vous le dis, quant à moi, je n'y comprends rien du tout. »

Et cette page : « Depuis la conquête de la Géorgie et de la Circassie par la Russie, cette puissance a accordé un asile et des pensions à une quinzaine de reines et de princesses privées de leurs Etats. Il y en a de jeunes et de vieilles, toutes généralement ignorantes et peu développées. On les invite aux fêtes de la cour, où leur maintien et leur air maussade font souvent l'objet de réflexions des assistants. Chacune d'elle a son interprète chargé

de lui faire parvenir les paroles de leurs interlocuteurs et de transmettre leur réponse. Il y a quelque temps qu'à une fête de la cour, le secrétaire d'ambassade de je ne sais quel prince d'Allemagne, témoin des éternels bâillements de la Reine Dennerich, dit à son voisin : « Je voudrais bien savoir si L.L.M.M. Géorgiennes trouvent la fête belle. » Il ne s'était pas aperçu qu'il avait auprès de lui un des interprètes qui, se dirigeant aussitôt vers les princesses, leur transmit l'observation et se mit à crier : « Mr le Comte, L.L.M.M. font répondre qu'elles s'ennuient à mourir. » Qu'on juge de l'étonnement et de la gaieté qu'excita la réponse de l'interprète. »

Voici un paragraphe encore qui a dû paraître trop frivole à M. Eynard : « L'Empereur Alexandre exigea avant de mourir, de son frère Nicolas, la promesse de ne jamais passer un jour sans lire un chapitre de la bible. L'Empereur Nicolas tint sa promesse. Il disait, il y a quelque temps, qu'il lisait toujours un chapitre le soir et qu'il se garderait bien de le lire le matin. « Le soir, disait-il, » je repasse ma vie en la présence de la parole de Dieu et je la » juge, mais je serais obligé de me diriger par elle pendant la » journée, si je la lisais le matin. »

Pour en arriver à M^{me} d'Edling elle-même, et au rôle qu'elle a joué entre Alexandre et M^{me} de Krudener, le petit livre de ses *Mémoires* nous renseigne pleinement. L'habitude du malheur (sa famille exilée de Grèce avait été durement éprouvée), la contrainte de son éducation parfaite, la raideur de ses principes, l'importance qu'elle attachait à sa fonction à la cour où, depuis l'âge de seize ans elle faisait partie de la maison de l'impératrice, les fortes convictions religieuses de M^{me} d'Edling, tout la portait à un maintien parfait. Elle se défendait de toute médisance, cette plaie des cours. Elle a pourtant un confident, et qui ne révélera son secret que quarante-quatre ans après sa mort : le petit livre, quasi introuvable, des *Mémoires de la comtesse d'Edling*, édité à Moscou, en français, par l'Imprimerie du Saint Synode en 1888, écrit en 1829, avec le codicille : « Ces Mémoires ne verront le jour que lorsque j'aurai quitté cette terre. » Les souvenirs de la comtesse sont de la période de 1801 à 1815, avec une annexe pour 1825.

Ici, enfin, plus de refoulements ! M^{me} d'Edling parle bien peu de l'impératrice, mais d'Alexandre, en qui elle voyait l'oïnt du

Seigneur et le régénérateur de toutes les Russies, voici ce qu'elle dit : « Je lui offrais intérieurement le sacrifice de ma vie entière... Je lui portais un attachement rempli d'exaltation patriotique ! Obligé de cacher ses chagrins à ceux qui l'entouraient, il s'enfermait souvent dans le réduit le plus caché de son appartement, et là, s'abandonnant à sa douleur, il poussait de sourds gémissements accompagnés d'un torrent de larmes. O ! combien ce simple récit que je tiens de lui-même, doit attendrir sur la condition des souverains... L'Impératrice ne le comprenait point ! » Plus loin, l'empereur lui confie : « Ce m'est une consolation véritable que de trouver quelqu'un qui me plaigne... »

Tournons quelques pages du journal : « Combien je me sentais attendrie lorsque, au milieu des fêtes les plus brillantes, je le voyais se rapprocher de moi et me rappeler, de la manière la plus affectueuse, la conformité de nos goûts et de nos idées. »

Nous arrivons à l'apogée de cette relation qui, dit la comtesse, a été « parfaitement pure et désintéressée ». « L'insouciance et le calme qui me sont naturels contrastaient avec la raideur qui m'environnait. L'empereur en fut frappé et me combla de soins et d'attentions. Je devins aussitôt un être intéressant aux yeux des courtisans, et le plaisir que me causaient les bontés de l'Empereur fut gâté par l'ennui que me donnèrent les flatteries et la curiosité de la foule... »

M^{me} d'Edling va pourtant se laisser prendre à la flatterie, quelqu'un guette, qui saura exploiter la situation, c'est M^{me} de Krudener, alors à son apogée, qui, ayant prêché l'Évangile aux servantes et aux duchesses, voulait approcher l'empereur. Elle se servira de l'imprudente comtesse pour arriver à ses fins et s'y prendra avec astuce. Bientôt M^{me} d'Edling n'ouvrira plus son petit album secret pour y consigner le souvenir de ces soirées où elle faisait des jaloux. Voici un des derniers récits de son livre. Nous sommes en 1814 à la cour de Bade, chez la Margrave, mère de l'impératrice Elisabeth ; on s'y morfond. « L'empereur, s'approchant de l'embrasure d'une fenêtre où je me tenais (peut-être qu'elle ne l'y attendait pas...) se mit à causer avec moi. Les personnes qui m'entouraient s'étant éloignées par respect, notre entretien s'anima. Lorsque deux âmes se touchent, elles éprouvent le besoin de se connaître davantage et de se tout dire... Le reste de la société nous observait avec étonnement. La Margrave

était déjà venue à la porte plusieurs fois, pour voir ce qui se passait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle vint interrompre notre entretien qui durait depuis une heure... » Et de quoi parlaient-ils ? la comtesse n'était pas jolie, mais elle était intelligente et sûre ; Capodistria, ministre des Affaires étrangères, dont elle est la grande confidente, lui rapporte ce qui, en affaires d'Etat, doit être répété officiellement au tsar, et voilà que, pour se rendre encore plus intéressante aux yeux d'Alexandre, il y a maintenant une nouvelle source d'informations, occultes, celles-là. M^{me} de Krudener, dont la comtesse venait de faire la connaissance à Weimar, lui écrit de très habiles lettres. On commence par la flatterie, comment résister à ces déclarations : « Ma chère Roxandre, que je vous aime... Mon cœur vous aime, vous chérit, votre bonheur devient aussi un besoin de mon âme. Vous avez eu assez d'hommages, vous n'avez jamais inspiré un sentiment plus pur et plus tendre que celui que je vous porte. Je vous ai devinée et je connais votre grande et belle destination... » Cette destination était, au fait, de servir de trait d'union, pour être ensuite plus ou moins vite reléguée, oh... avec les formes... nous sommes bien élevés...

M^{me} de Krudener s'était annoncée à la comtesse comme étant « l'indigne servante qui devait annoncer à l'empereur de grandes choses... » Et, si désarmante, elle avertissait M^{me} d'Edling qu'il y aurait de grands empêchements, « de faux jugements sur mon compte, et je n'ose me justifier de rien, ajoutait-elle ; et pour se défendre des accusations d'être mêlée à des affaires politiques : « Hélas, écrit-elle, si je ne savais que ce qui se passe dans les cabinets, je saurais peu, et je serais dans les ténèbres. »

Charles Eynard reproduit in extenso ces lettres-fleuves à M^{me} d'Edling. A mi-chemin de l'une d'elles, neuf pages imprimées in-octavo, la baronne de Krudener s'exclame : « Mais, je finis, ma chère enfant, j'ai laissé aller ma plume, je n'ai écrit que pour vous... » Ici, je saute deux pages et continue : « Mon enfant si chère qui me permettez de vous aimer, je sais que vous ne pouvez quitter le monde, mais vous pouvez mourir à lui et y remplir une céleste mission. » Cette mission, vous le savez, est d'attirer sur elle l'attention de l'empereur : « J'ai d'immenses choses à lui dire... » Suivent des prophéties, qui nous semblent aujourd'hui d'une perspicacité assez enfantine, sur le retour de Napoléon de

l'île d'Elbe, sa rentrée à Paris et l'exil des Bourbons. M^{me} d'Edling croit devoir alerter Alexandre, elle y réussit : il exprime le vif désir de connaître M^{me} de Krudener. Celle-ci se passera d'ailleurs d'autre introduction. C'est à la veille de Waterloo. M^{me} de Krudener, qui s'était postée sur la route que devait suivre Alexandre pour rejoindre ses quartiers généraux d'Heidelberg, se fait annoncer au milieu de la nuit chez l'empereur, au moment même où, souffrant de solitude, il pensait à elle. « Vous pouvez vous figurer ma surprise », dit-il plus tard à M^{me} d'Edling qui nous le rapporte, je croyais rêver ! Cette réponse si subite à ma pensée ne me parut point le Hasard. Je la vis sur le champ, et, comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis longtemps. »

L'entretien dura trois heures, Alexandre pleurait et se cachait le visage dans les mains. La baronne s'accuse de la vivacité de son langage, Alexandre la rassure : « Non, Madame, continuez, vos paroles sont une musique pour mon âme ! »

« C'est dans ces termes, nous dit M^{me} d'Edling, que l'empereur me raconta dans la suite, sa première entrevue avec M^{me} de Krudener ; elle fut suivie de plusieurs autres qui le satisfirent également. On rencontrait, dans cette femme extraordinaire, la grâce et l'esprit des gens du monde, réunis à une exaltation religieuse aussi ardente que sincère. »

L'éditeur des *Mémoires de Madame d'Edling* ajoute ici (serait-ce avec quelque ironie ?) cette notation en bas de page : « Ceci était écrit du vivant de la baronne de Krudener » ; plus loin, la même comtesse d'Edling est moins conciliante quand elle ajoute : « A cette époque, elle (M^{me} de Krudener) cherchait Dieu dans la pratique d'une tendre charité, d'une pauvreté volontaire et d'une exaltation religieuse qui finit par ébranler tous ses organes... Alors tout devint mystère autour d'elle. »

M^{me} de Krudener se loge en dehors d'Heidelberg, seule dans une mesure de paysan, gardée, disait-elle, par les deux vaches qui occupaient l'étable contiguë à l'unique pièce, où l'empereur venait passer ses soirées. M^{me} d'Edling poursuit sa narration : « M^{me} de Krudener aurait pu devenir un génie tutélaire pour la Russie, si le souffle impur de l'hypocrisie n'était venu troubler une si belle destinée... »

De Paris, où elle avait suivi Alexandre après Waterloo, M^{me} de Krudener écrivait encore à M^{me} d'Edling d'immenses lettres, que, comme M^{me} de Sévigné, disait-elle, « elle n'avait pas le temps de raccourcir ». Elle lui apprenait (pour la tranquilliser, peut-être...) que Metternich avait fait venir à Paris les deux dames les plus spirituelles de Vienne, espérant attirer l'empereur dans leurs salons, mais qu'Alexandre préférait les soirées calmes et tranquilles qu'il lui consacrait. Le tsar l'avait installée dans un hôtel voisin de l'Elysée-Bourbon, où il était descendu. Une communication particulière entre la maison de M^{me} de Krudener et les jardins de l'Elysée permettait à Alexandre de s'y rendre le soir incognito. Dans le monde diplomatique de toute l'Europe, alors rassemblé à Paris, dans le grand monde, dans tous les mondes, on ne parlait alors que de l'étrange liaison de l'empereur russe avec une femme qui n'était plus jeune et qui, dans les années passées, avait fait les beaux jours de Paris. A les croire, ils passaient leurs soirées à lire la Bible, à prier et à se faire confession de leurs fautes passées. Je ne sais pas si la baronne s'accusait du nombre des victimes qu'elle avait faites en un temps où « leurs tombes couvraient l'Europe » : « Il y en a six ! » avait-elle répété alors, à qui voulait l'entendre, « le sixième n'est pas tout à fait mort, mais autant vaut... il est à Lausanne !... il n'ira pas loin !!! »

Mais les temps sont changés, M^{me} de Krudener se compare maintenant à Jeanne d'Arc, remplissant sa mission (mission dont Chateaubriand nous dit que c'était de la « sorcellerie céleste ») auprès de son roi. Elle suggère au tsar les premières idées du Traité de la Sainte-Alliance, cette « Apocalypse de la Diplomatie ». Mais Alexandre ne lambine pas comme Charles VII pour la Pucelle, il couvre notre baronne de faveurs et de cadeaux. M^{me} d'Edling, qui n'a plus le loisir de s'isoler dans des embrasures de fenêtres avec son tsar, note dans ses petits carnets : « L'Empereur aimait la société des femmes... ce sentiment était pur, quoi qu'on ait pu en dire dans un monde corrompu... L'âge déjà avancé de M^{me} de Krudener, sa naissance, sa fortune, la mettaient à l'abri de toute espèce de soupçon... » C'était au moins ce qu'elle aurait voulu croire, elle.

C'est une vieille fille qui parle et dont Sainte-Beuve avait répété : « ... La savante M^{me} d'Edling, comme elle est laide...

C'était une grande et forte femme. » Si elle n'avait que vingt-neuf ans en 1815, M^me de Krudener, elle, frisait la cinquantaine, mais elle était belle encore, des yeux toujours bleus, des cheveux encore blonds. Turquan, un de ses biographes, nous la décrit accueillant l'empereur dans son salon, « avec ce grand air, ce tour et cette aisance qui n'est qu'à elle, elle va au-devant de lui du pas alangui d'une gazelle blessée et lui dit de sa jolie voix câline et doucement traînante : « Mon frère en Christ, je vous remercie d'être venu... » Il y a eu des témoins ; Alexandre ne dédaignant pas de faire apparition aux réunions de prières de M^me de Krudener. Le Tout Paris s'y pressait. « Même ceux qui la trouvent étrange ne peuvent s'empêcher de l'aimer... » affirmait Benjamin Constant, qui s'imaginait que la baronne prédicante était un ange, et attendait d'elle un miracle bien impossible, celui d'obtenir que le cœur froid de M^me Récamier se dégèle un peu à l'égard de son soupirant. Benjamin Constant — muscadin d'hier — ne craignait pas d'être vu, agenouillé sur le tapis, pleurant et priant, dans un coin du grand salon de M^me de Krudener, où les railleurs ne manquaient pas.

Mais, tout a une fin, après la réinstallation de Louis XVIII, le tsar rentre en Russie, M^me de Krudener (maintenant persuadée que Dieu l'avait choisie, elle, pour la régénération du monde), rejoint en Allemagne sa troupe prédicante. Elle y retrouve le très honnête pasteur Empeytaz, de Genève, qu'elle s'était adjoint quand, empêtré dans des histoires de Synode, il s'était vu interdire l'accès de la chaire, l'Académie de Genève lui reprochant la fréquentation des assemblées de Frères Moraves, de trouver Dieu trop vieux et de n'adorer que Jésus-Christ !

Des multitudes suivaient la berline de M^me de Krudener sur les chemins boueux d'Allemagne et de Suisse, de village en village, une nuée de repentis, de convertis, miséreux, profiteurs et pique-assiette à qui la baronne donnait à manger et promettait le ciel. Pour nourrir ces foules, il n'y avait pas littéralement Multiplication des Pains, mais le crédit de la baronne itinérante égalait son renom. Dilapidant son immense fortune en charités, elle était en fâcheuse posture financière depuis la Campagne de Russie ; pourtant, aux moments où la situation semblait désespérée, des sommes importantes lui tombaient mystérieusement

du ciel, prélevées, chuchotait-on, sur la cassette particulière d'un tsar qui n'osait plus se nommer.

En 1817, M^{me} de Krudener errait encore à travers l'Europe, la fortune ne lui souriait pourtant plus, attaquée dans tous les pays pour ses idées subversives (on lui reprochait de prêcher l'égalité entre les hommes, d'inciter les méchants pauvres contre les riches). Berlin lui est interdit, et Bade et le Wurtemberg ; refoulée du territoire suisse, on raconte qu'en quittant Zurich, dont elle avait été chassée, elle s'était retournée vers la ville, proférant cette malédiction accompagnée d'un grand geste théâtral : « Malheur à toi, ville profane, où les enfants eux-mêmes ont déjà des visages d'Holopherne ! » Le tsar, de plus en plus timoré et moins convaincu de son empire sur l'Empire, lui a interdit Pétersbourg et Moscou ; elle se résigne enfin à se retirer dans une de ses terres de Livonie, où elle ne s'occupe plus que des assemblées de Frères Moraves.

M^{me} d'Edling a refermé brusquement le livre de ses souvenirs en 1815, après son Waterloo. Deux ans plus tard, elle épouse le comte d'Edling, mariage de raison, resté sans enfants. Ce n'est qu'en 1825 qu'elle rouvrira l'album pour y ajouter le récit de la mort d'Alexandre à Taganrok, où elle était accourue de ses terres voisines de Bessarabie, arrivant trop tard ; mais les détails implicites, recueillis sur place, qu'elle nous donne sur les derniers moments du tsar, nous font hésiter à croire à la légende du moine Feodor Kouzmitch.

A l'année 1815 s'arrête aussi, dans l'œuvre de Charles Eynard, la transcription de la volumineuse correspondance entre la baronne et la comtesse. On pourrait lui reprocher un manque de pénétration en matière de psychologie féminine, car il ne semble guère s'être aperçu de la cessation de tout commerce entre les deux dames, c'est tout au plus s'il nous informe commodément : « M^{me} de Krudener avait dû renoncer à toute correspondance d'amitié... »

Sainte-Beuve, avant la parution du livre d'Eynard, avait dédié un de ses portraits-pastels littéraires à M^{me} de Krudener. La biographie d'Eynard l'irrite, il en fait une critique acerbe où il reproche au candide Eynard de lui avoir gâté sa sainte en lui montrant « le dessous des cartes », dit-il. Sur la sainteté de M^{me} de Krudener, Sainte-Beuve se réservait le sourire, il pensait

sûrement avec Gérard de Nerval : « La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux » ; mais, il avait jusqu'alors cru en la sincérité de la dame. L'histoire (révélée par Eynard) de la campagne de presse menée par la mondaine M^{me} de Krudener en 1803, ses petits manèges d'auteur, les trompettes de la renommée annonçant par ses soins aux quatre coins du ciel la parution prochaine de son roman *Valérie* (roman sentimental et charmant, mais que Napoléon, alors Premier consul, avait mis au panier sans le lire, disant qu'on devrait interdire aux femmes d'écrire), tout cela irrite Sainte-Beuve et la phrase qu'on relève dans son petit carnet à lui en témoigne : « Ch. Eynard a soufflé sur mon pastel, je le lui ai rendu en tapant sur sa sainte ! »

Est-ce assez bien tapé, et pas à la machine ! Dans sa revue du livre d'Eynard, Sainte-Beuve lui fait grief de sa crédulité, il lui en veut de lui avoir fait toucher du doigt « les grossières ficelles » du « charlatanisme » de M^{me} de Krudener ; n'avait-elle pas dit elle-même, une fois : « Le monde est si bête ! C'est le charlatanisme qui met en évidence ! » Et puis, Sainte-Beuve ne croit pas, lui, en la conversion soudaine et définitive de M^{me} de Krudener, prônée par Eynard, mais en une plus lente métamorphose ; il y a, pour lui, cette période mystico-mondaine entre le boudoir et le sanctuaire, période où (M. de Lézay, intime de M^{me} de Krudener, l'a répété à Chênedollé dans les papiers duquel Sainte-Beuve a trouvé ces propos d'alcôve) la baronne adressait à Dieu une prière : « Mon Dieu, que je suis heureuse ! je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur ! »

Juste Olivier nous raconte l'irritation de Sainte-Beuve contre Eynard, poussée à un tel paroxysme qu'il le prend lui aussi à parti et le quitte brusquement en criant : « Voilà bien les Méthodistes, je ne veux plus avoir affaire avec eux ! »

Charles Eynard, depuis longtemps soutenu par le Mouvement de Réveil de la Côte, trouve refuge et consolation contre ces attaques. Dans son petit carnet, je trouve un petit brouillon de lettre au crayon : « Pauvre Sainte-Beuve, je crains que cette lutte ne devienne fâcheuse à son talent et à ses facultés ! Dieu l'appelle et le presse, on ne ferme pas en vain l'oreille à sa voix... »

Voyons la fin. M^{me} de Krudener, toujours bonne, toujours aimée de tous ceux qui l'approchaient, est morte un matin de Noël, en 1824, âgée de soixante ans, en vraie sainte, cette fois-ci.

Alexandre meurt l'année suivante, en saint, lui aussi ; il n'avait que quarante-huit ans.

M^{me} d'Edling, qui s'était retirée en Bessarabie pour s'y dévouer entièrement à la cause des réfugiés grecs, meurt en 1844, en véritable sainte, assure-t-on. Et Charles Eynard, ayant depuis longtemps pardonné à son ex-ami Sainte-Beuve, est mort en 1862, en bon chrétien.

J'espère que je vous laisse très édifiés !

EDITH MEYSTRE.